

SUJET :

- 1) **Résumé** /14 : Vous résumerez le texte ci-dessous en 200 mots, (+/-10%)

Pour faciliter le travail de correction, merci d'écrire toutes les 2 lignes, et de signaler d'une barre verticale chaque ensemble de 20 mots

Critères d'évaluation:

- Repérage et reformulation des idées principales du texte
- Mise en évidence de la progression logique du texte
- Clarté, correction et précision dans la formulation des idées.
- Respect de l'énonciation
- Respect du nombre de mots dans les marges imposées.

Pénalisation des fautes de langues (orthographe, syntaxe, ponctuation) :1point/10fautes (maximum -3)

- 2) **Questions sur le programme.**/6

Le philosophe André Comte-Sponville oppose dans ce texte le temps et la temporalité. Dans un paragraphe construit de quinze à vingt lignes, vous montrerez que cette distinction est présente dans les œuvres du programme. Vous illustrerez votre propos d'exemples tirés d'une des œuvres du programme. (à votre libre choix)

« La question est embarrassante, reconnaît Aristote, de savoir si, sans l'âme, le temps existerait ou non ». Pourquoi embarrassante ? Parce que, explique Aristote, « s'il ne peut y avoir rien qui nombre, il n'y aura rien de nombrable et par suite pas de nombre » et par suite pas de temps (puisque le temps est le nombre du mouvement). Pourtant le mouvement n'en existerait pas moins : comment serait-il possible sans le temps ?

Cet embarras peut sembler bien embarrassant. Que le temps ait besoin de l'âme pour être compté ou mesuré, soit ; mais pour être comptable ou mesurable ? Et donc pour être ? Dans la mesure où « le nombre s'entend de deux façons » (comme ce qui est compté et ce qui sert à compter) et « que le moyen de nombrer et la chose nombrée sont distincts », on ne voit guère où est le problème, ni ce qui pourrait absolument embarrasser un esprit tel que celui d'Aristote. L'absence d'âme supprimerait-elle le nombre des fruits d'un arbre, sous prétexte que nul ne pourrait les compter ? Bien sûr que non ! Pourquoi en irait-il autrement du nombre du mouvement ? Même sans l'âme, il y aurait du mouvement, donc du temps : « L'avant et l'après sont dans le mouvement, reconnaît Aristote, et, en tant que nombrables, constituent le temps ». Les jours n'en passeraient-ils pas moins, si nulle âme n'était à pour voir se coucher le soleil ; ils ne s'en succèderaient pas moins, si nul n'était là pour le voir se lever. Imaginons que toute vie disparaisse sur terre. Qu'est ce qui interdirait, intellectuellement, de se demander depuis combien de jours personne n'a vu se lever le soleil ? Pour être impossible en fait, la question n'en serait pas moins pour autant, arithmétiquement parlant, sans pertinence ni réponse. Il y aurait donc du temps, puisqu'il y aurait du mouvement. Oui : le temps d'Aristote est le temps du monde, ou n'est temps de l'âme que parce qu'il est d'abord, temps du monde. Mais alors, pourquoi la question est-elle embarrassante ?

C'est peut-être que le temps n'est pas un arbre, dont les instants seraient les fruits. Sur l'arbre, les fruits coexistent ; c'est pourquoi (et qu'on les compte ou non) ils font nombre. Dans le temps au contraire, quand le présent est là, le passé n'y est plus : les instants ne font jamais nombre, ontologiquement parlant, puisqu'il n'en existe jamais qu'un seul à la fois. Comment dès lors pourrait-on mesurer ou nombrer quoi que ce soit ? Ou comment pourrait-on sans l'âme, mesurer ce qui les sépare, puisqu'ils n'existent jamais simultanément ? Comment mesurer l'écart entre quelque chose et rien ? Ce n'est pas un problème d'arithmétique, mais d'ontologie et de logique. Deux instants successifs (ou deux positions successives d'un mobile) ne sauraient par définition, exister ensemble : ils ne sauraient donc être ni deux, ni trois, ni de quelque nombre que ce soit. L'instant, sans l'âme, n'est jamais qu'un, et cette unité, qui ne saurait mesurer aucun mouvement ni aucune durée, n'est pas un nombre. Mais alors, est-encore du temps ?

Je ne sais pas si c'est ce qui embarrassait Aristote, mais enfin c'est ce qui m'embarrasse, moi. Il n'y aurait certes, sans l'âme, personne pour mesurer le temps. Mais le problème n'est pas là, puisque le nombrable n'a pas besoin, pour exister d'un nombrant. Le vrai problème, me semble-t-il, est plutôt celui-ci : si le temps est ce qui mesure le mouvement selon l'avant et l'après, comme dit Aristote, il n'y aurait sans l'âme, plus rien à mesurer, puisque l'avant et l'après n'existeraient plus, puisqu'il n'y aurait plus que du présent, que du simultané, que du *pendant*... Le temps aurait alors besoin de l'âme non pour être nommé ou mesuré, mais bien pour être : pour qu'il y ait quelque chose à nombrer ou à mesurer.

Sans l'âme il n'y aurait que du présent ; et s'il n'y avait que du présent, il n'y aurait pas de temps.

Cet embarras d'Aristote, tel que je le comprends, ou le mien, tel qu'Aristote m'y a conduit, me paraît au cœur de notre problème. Tout laps de temps sépare un avant et un après ; mais l'avant n'est plus quand l'après a lieu : comment celui-ci, et par quoi, serait-il séparé du néant de celui-là ? Ce que nous appelons le temps (le fait qu'il y ait du passé, du présent et de l'avenir) semble bien donc n'exister que dans l'âme, qui seule peut faire exister ensemble dans une même présence à soi, un avant et un après, qui seule peut donner l'être, ou un semblant au moins d'existence, à ce qui n'est plus (le passé) ou pas encore (le futur). L'âme-parce qu'elle se souvient, parce qu'elle prévoit, parce qu'elle espère ou craint...- est ce qui fait qu'autre chose que le présent existe. Or « autre chose que le présent » ce ne peut être que le passé et le futur : ce ne peut être que le temps, si long, si lourd, comme une immense chaîne pour l'infime perle du présent. L'esprit est ce joaillier : la perle lui est donnée ; la chaîne il la fabrique.(...)

50 Le temps a besoin de l'âme, non pour être ce qu'il est (le temps présent) mais pour être ce qu'il n'est plus ou pas encore (la somme d'un passé ou d'un avenir), autrement dit pour être ce que nous appelons le temps ; il a besoin de l'âme, non pour être le temps réel, le temps du monde ou de la nature, mis pour être, et c'est assez logique le temps ...de l'âme

C'est où on retrouve Saint Augustin. Seul le présent existe reconnaît-il, et s'il y a trois temps, c'est uniquement par une espèce de diffraction, dans l'âme, de ce présent :

55 « *Ce qui m'apparaît maintenant avec la clarté de l'évidence c'est que ni l'avenir ni le passé n'existent. Ce n'est pas user de termes propres que de dire : « il y a trois temps, le passé, le présent, le futur » Peut-être dirait-on plus justement : « il y a trois temps : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur » Car ces trois sortes de temps existent dans notre esprit, et je ne les vois pas ailleurs. Le présent du passé, c'est la mémoire ; le présent du présent c'est l'intuition directe, le présent de l'avenir, c'est l'attente »¹*

60 Mais ce temps-là n'est pas le temps réel, n'est pas le temps du monde, n'est pas le temps de la nature : c'est le temps de l'âme, c'est le temps de l'esprit, et ce qu'on appellerait mieux la temporalité, entendant par là l'unité-dans la conscience, par elle, pour elle- du présent, du passé et du futur. Or cette temporalité, Marcel Conche a bien vu qu'elle n'était pas la vérité du temps, mais sa négation : elle fait exister ensemble ce qui ne saurait en vérité coexister ; elle unit ce que le temps au contraire sépare, et ne cesse de séparer ; elle retient ce
65 que le temps emporte, inclut ce qu'il exclut, maintient ce qu'il supprime. Comment serait-ce le temps, puisqu'elle lui appartient et le nie ?

Elle lui appartient puisqu'elle est présente, puisqu'elle dure, puisqu'elle change. La conscience passera comme le reste, ou plutôt elle passe déjà et c'est par quoi elle est temporelle avant d'être temporalisante. Mais ce mouvement qui l'emporte, elle le nie ou en tout cas lui résiste. C'est par quoi elle est temporalisante sans cesser d'être temporelle.
70

Il n'y a temporalité que parce que nous nous souvenons du passé, que parce que nous anticipons l'avenir, que parce que nous échappons, au moins de ce point de vue, à l'écoulement du temps réel, qui leur interdit au contraire d'être encore ou déjà. Deux instants successifs, dans le temps, n'existent jamais ensemble ; mais nous nous ne prenons conscience du temps (temporalité) que parce que nous les saisissons dans une même visée, leur donnant par là comme un semblant d'existence simultanée. Cela toutefois ne vaut que pour l'esprit ; La temporalité n'est pas le temps tel qu'il est, c'est-à-dire tel qu'il passe ; c'est le temps tel qu'on s'en souvient ou qu'on l'imagine, c'est le temps tel qu'on le perçoit et qu'on le nie (puisque on retient ce qui n'est plus, puisque on se projette vers ce qui n'est pas encore), c'est le « temps de la conscience », si l'on veut, mais de la conscience vécue ou spontanée (non philosophique), c'est le temps qu'on croit illusoirement qu'il est composé surtout de
80 passé et d'avenir, alors qu'il ne cesse au contraire de les exclure au seul bénéfice de ce qui est, de ce qu'il est : l'irrésistible et irréversible apparition-disparition de sa présence. La temporalité est toujours distendue entre passé et avenir ; le temps toujours concentré sur le présent. La temporalité n'existe qu'en nous ; nous n'existons que dans le temps. Nous la portons ; il nous emporte.

A.COMTE SPONVILLE. L'être temps. P.16-24 (PUF. 1999)

85

¹ SAINT AUGUSTIN. Confessions, XI